

David Dorais, Paul Savoie, Lisa Carducci

Michel Lord

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

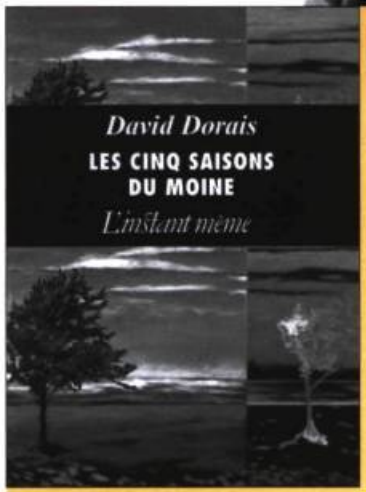
Lord, M. (2005). Compte rendu de [David Dorais, Paul Savoie, Lisa Carducci]. *Lettres québécoises*, (119), 36–37.

David Dorais, *Les cinq saisons du moine*, Québec, L'instant même, 2004, 156 p., 17,95 \$.

Le retour de la nouvelle baroque

Comme tout être plongé dans le monde monastique, le moine de David Dorais possède de fortes tendances à l'excès.

S'agit-il du même moine qui revient d'une nouvelle à l'autre ou de cinq différents personnages qui vivent les aventures les plus incroyables? Sans doute que s'y réfractent les multiples figures virtuelles de ce jeune auteur, dont le communiqué nous apprend qu'il a lui-même été novice dans un monastère de France avant de revenir cultiver son jardin dans son Québec natal. De là à dire qu'il s'agit de biofiction, il n'y a qu'un pas qu'il ne faudrait pas franchir. Les cinq nouvelles nagent dans une atmosphère dont certaines doivent bien peu au réalisme et beaucoup à une écriture à la fois fine, recherchée et parsemée d'humour. On ne s'ennuie pas un instant pendant la lecture de ce premier livre de David Dorais, qui semble avoir lu énormément et beaucoup assimilé. De forme extrêmement baroque, l'œuvre paraît exemplaire d'une époque qui se cherche, erre, tout en plongeant ses racines profondément dans un imaginaire à la fois débridé par le contenu et fortement harnaché par le style.



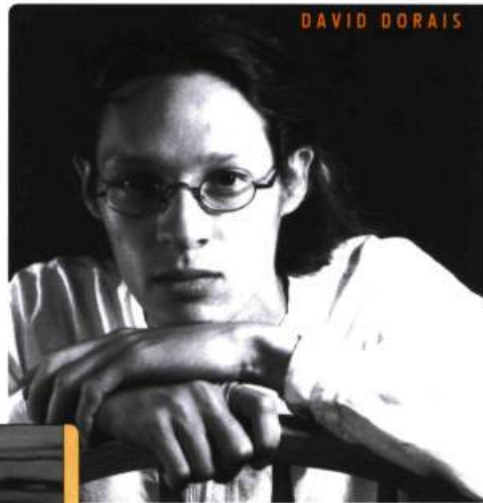
Le novice de la première nouvelle, « La folle du logis » — titre qui renvoie autant à l'imagination qu'à une fille folle dont le moine est follement obsédé —, est déchiré entre son livre sur les règles bénédictines et *L'art d'aimer* d'Ovide. Il penche plutôt de ce côté des choses, tombant mystérieusement sous le charme de cette folle du logis en question et vivant des aventures dignes d'un chevalier courtois.

Ce moine aime beaucoup lire (Homère, Virgile, Apulée...), tout comme celui de la nouvelle suivante, « Les météores », lui aussi amoureux d'une belle jeune fille aperçue au loin, inatteignable comme la belle dans le genre courtois. Entre ses lectures de Boccace, de Dante et surtout des annotations dans les marges de ces livres, il fera la découverte de la souffrance amoureuse, mais aussi de l'apprentissage de l'austérité. Récit de formation donc encore un peu, car la première nouvelle se terminait par la découverte des *Géorgiques* de Virgile et le goût de cultiver la terre, ou son jardin si l'on veut.

Mais la terre, si elle attire le moine, n'est pas un lieu de tout repos. Dans « De la véritable nature de l'été », autre nouvelle baroque à souhait, un moine rêve de



faire apparaître Dieu en recréant la musique des sphères. Il parvient un instant à créer sa composition cosmique, mais tout se dégrade lorsqu'une poule tombe dans l'un des tuyaux de l'orgue. Comique, ce passage, dans un recueil avant tout sérieux, illustre l'un des contrastes dont l'auteur agrément ses récits. Le magique se met de la partie aussi. Ainsi, dans l'univers de « L'entrelacs de roses », les moines flottent dans l'air, mais ils se mettent à tomber comme des feuilles au moment où « le » moine qui avait décidé de ne plus dormir sombre dans le sommeil, dans un scénario qui rappelle vaguement « La belle au bois dormant ».



« Théodysée ou la tentation solaire » est un récit encore plus baroque que les autres, sorte de couronnement horrifique au recueil, entre l'horreur, le réalisme

magique et la parodie homérique et biblique. Un moine, en loques et par moments nu, avance dans la neige, à la recherche des morceaux épars du corps du Christ, dispersés sous forme de reliques dans les monastères d'un pays qui s'étend du Québec à la France, en passant par la Grèce antique et la Palestine du temps du Christ. Le Saguenay prend sa source dans la mer Morte. Tous les espaces, les temps sont confondus, rabotés, comme, vers la fin, les parties du corps du Christ enfin rassemblées. Mais dans cet univers millénariste, le moine connaîtra un sort des plus horribles. Cet étonnant recueil fera les délices des lecteurs qui aiment se frotter à des récits baroques écrits à deux mains.

Paul Savoie, *L'empire des rôdeurs*, Ottawa, L'Interligne, coll. « Vertiges », 2004, 206 p., 18,95 \$.

Entre le vide et l'enfer

Après un silence de cinq ans, Paul Savoie revient avec un troisième recueil de nouvelles. Il a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages (dont quatorze recueils de poésie, un roman et des récits) échelonnés sur plus de trente ans.

Ce Franco-Manitobain d'origine, vivant à Toronto, persiste et signe, illustrant la vitalité de la littérature en langue française à l'extérieur du Québec. Les quinze



nouvelles, dont près de la moitié ont déjà connu la publication, ne sont pas toutes d'égales valeurs. La redondance thématique peut même lasser par



moments. Pour évoquer le vide dans les relations amoureuses, il faut savoir y aménager quelques effets de style, des surprises, ce qui n'est pas toujours le cas. Il faut s'entendre : l'écriture n'est jamais mauvaise, mais elle traîne parfois un peu trop de la patte, pêche par sa blancheur, sa pâleur.

Pourtant l'auteur, outre le vide, est obsédé par la thématique du ciel et de l'enfer, qui donne un certain relief à son recueil. « Le paradis » décrit les derniers instants d'un homme et ses pre-

miers dans l'au-delà. Il se remémore sa vie, faite de refoulements, mais aussi de sa capacité à ne pas souffrir. Vie de banalité, mort banale, comme si de rien n'avait été et n'était. Dans « Les limbes », un homme raconte ce qui se passe autour de lui, dans une maison où il se produit bien peu de choses. Comme une vie remplie de vide, inutile. « Ceux qui vont en enfer » rachète la mise avec l'histoire de cette fille qui semble avoir le pouvoir mystérieux de faire mourir les gens autour d'elle, et qui en jouit. Autre façon de faire le vide.

La nouvelle de tête avait donné le ton quant au vide. « Les bafoués » montre en effet une femme autour de qui des hommes défilent. Mais lorsqu'elle s'approche de l'un d'eux, elle ne touche que le vide. Dans « Vacarme », un homme abandonné par sa femme est assailli par un bruit, un tumulte intérieur, alors qu'il est perdu, seul dans le silence et le vide de son existence. « Lettre à une absente » prend la forme d'un discours qui n'en finit plus de parler de manière plutôt abstraite du vide dans une vie vidée de son sens en raison du départ de la femme aimée.

Certaines nouvelles réservent des surprises, comme « Intraveineuse », où les gestes de l'amour, le sexe ne leur suffisant pas, deux êtres se branchent l'un à l'autre en permanence. « Réchappées » est, quant à lui, un récit assez extraordinaire de par sa circularité exemplaire. Deux vieillards reçoivent les cœurs de deux jeunes fiancés morts un soir de verglas, et, par un heureux hasard, s'avouent leur amour sur une plage dont le « sable fin [...] ressemble [...] à du verglas » (p. 96).

La nouvelle éponyme, qui clôt le recueil, me paraît quant à elle assez bancale, moi qui pourtant adore le discours sur l'errance et le fragment. « L'empire des rôdeurs » est une série de dix moments de vie sans autres liens entre eux, sauf dans les cinq premiers, qu'un vague thème d'errance, de présences incertaines d'êtres misérables qui se déplacent et vivent une vie plutôt vide, inutile.

C'est tout de même étrange, ce mélange de textes qui ressassent les mêmes scénarios (non-amour, sentiment de vide) d'une nouvelle à l'autre, et qui, en fin de parcours, amalgament des fragments rabotés puis disjointes, comme dans un discours où manquerait un projet d'écriture. À moins que le projet ne soit là ?

Lisa Carducci, *Wo ai ni. Des nouvelles de Chine*, Montréal, Éditions Adage, coll. « Mosaïque », 2004, 144 p., 18 \$.

Une mosaïque journalistique

Montréalaise d'origine, Lisa Carducci connaît la Chine. Elle est « actuellement rédactrice [...] à la revue Beijing Information » et offre des nouvelles « toutes inspirées de faits vécus » (quatrième de couverture).

La Chine qu'elle présente dans *Wo ai ni. Des nouvelles de Chine* n'est toutefois pas une Chine de rêve, plutôt de cauchemars amoureux. Le recueil se veut une série de quarante et une nouvelles d'amour, le communiqué insistant sur le titre : « *Wo ai ni* signifie "je t'aime". Les treize caractères de la



couverture représentent différents styles du mot *ai*, qui se traduit par "amour". » Pourtant, c'est surtout du contraire qu'il s'agit : des êtres qui ne s'aiment pas et qui sont forcés de se marier, une secrétaire exploitée par un patron véreux, des étrangers qui organisent des orgies, qui profitent de jeunes Chinoises. Je veux bien que l'amour malheureux soit ce qu'il y a de plus intéressant à raconter, mais les portraits, surtout dans la première moitié du recueil, sont répétitifs dans leur négativité et banalisés par une écriture certes correcte, mais qui doit plus au genre du journal intime où

l'on relate ce que l'on a vu, entendu. L'effet est aussi celui du récit quasi journalistique que l'on ferait de rencontres avec des gens de toutes sortes qui nous auraient confié leurs plus intimes secrets amoureux. Il y a certes des « histoires », mais où l'on en donne à la fois trop et pas assez. Trop, car les récits collent à toutes sortes de détails vécus par les « amoureux » et enfilés à la queue leu leu. Pas assez, parce qu'il n'y a que cette suite d'événements sans profondeur, donnés dans leur état brut. Le malaise vient de l'accumulation des mêmes scénarios d'échecs. Vers le milieu

du recueil, la thématique s'élargit un peu, illustrant d'autres facettes de l'amour dans ce pays magnifique, mais dont Carducci montre surtout les aspects les moins attrayants. Sans doute est-ce dû à l'approche, par trop journalistique et pas assez novellistique ? Marguerite Yourcenar avait publié des *Nouvelles orientales* autrement écrites. Peut-être suis-je trop sévère ? À chacun de juger.